

I've come to hate my body
and all that it requires in this world
I'd like to know completely
what others so discreetly talk about

Velvet Underground, *Candy says*

plus un mot ;
[...] La mer déroule sa rumeur
Alexandre Pouchkine, *Extraits du voyage d'Onéguine*
Trad. André Markowicz

1.

Patient crie sans relâche. Je dois pourtant l'abandonner un certain temps à lui-même et je me contente de lui donner le biberon de jus de rhubarbe à l'opium dans l'espoir qu'il se tienne tranquille quelques minutes. *De l'opium et de la rhubarbe, c'est tout ce que je peux faire pour vous pour l'instant.* Il tire goulûment sur la tétine du biberon en me regardant, plein de reproches, à travers les verres de ses lunettes, et je remarque qu'un nouveau régiment de ses cheveux a profité de la séance de soins spéciaux de la veille pour passer à l'ennemi, derrière la ligne du front. J'adresse au patient un signe de tête plein d'indulgence, ou plutôt sollicitant la sienne – je suis son médecin et son référent et je sais qu'il est de mon devoir de m'occuper de lui et de ses criailleries en permanence. Mais, après tout, ce n'est qu'un patient parmi beaucoup d'autres, et surtout, je suis référent de mon propre cas et il est aussi de mon devoir de remettre à la direction de la clinique un rapport sur moi-même en bonne et due forme avant la fin de l'année. Je tourne donc le dos au patient et, comme il fallait s'y attendre, il se remet à crier. Il commence à crier et je commence à écrire.

À peine ai-je le temps de confier au clavier les deux lettres du mot *je* que je dois à nouveau m'interrompre. Cris du patient prennent des accents inhumains ou plutôt surhumains. Je quitte mon bureau en soupirant et retourne à son lit. Son biberon est vide et il l'a violemment lancé contre le mur, ce qui semble l'avoir rendu plus furieux encore car, contrairement à lui, la bouteille de plastique ne veut pas se briser, et pendant que je me penche encore une fois, cette fois méchamment, pour ramasser le biberon à la manière d'une des infirmières, en poussant ostensiblement un long, un lent, un indolent soupir d'indulgence,

j'ai le réflexe d'éviter d'offrir le dos ou la nuque à ses coups de pied ou de poing. Je gagne le couloir en sifflotant pour remplir le biberon à l'une des fontaines, il m'observe à travers la paroi vitrée, ce qui le calme et ses cris se transforment en une claire mélodie sans paroles qui s'apaise finalement dans le doux ressac du murmure émerveillé des mots *Pampelune ! Pampelune !* qui lui est habituel.

Cette fois, enfin, il prend le biberon avec un hochement de tête poli, tête qui branle un peu tandis qu'il le place devant son visage comme une clarinette, le porte à ses lèvres et teste avec ses dents le bec de la tétine plastifiée, puis ferme les yeux en buvant voluptueusement. Je me rassois au petit bureau dans le coin de sa chambre et, pendant qu'il boit, je l'observe par-dessus mon écran, accoudé à la table, le menton appuyé sur les pouces de mes mains jointes qui cachent ma bouche et mon nez comme pour une prière de désespoir, ou plutôt de fausse dévotion. Mon regard devient lentement vitreux à considérer le mouvement de balancement du patient.

C'est maintenant que je devrais écrire, au moins une première phrase, vite, car il va bientôt revenir à lui et se mettre à parler. J'observe une nouvelle fois l'étonnante rapidité avec laquelle ses traits déformés par l'idiotie reprennent leur place, un spectacle naturel comme une animation météorologique, petit à petit, l'esprit revient sur son visage et je repousse donc une nouvelle fois la rédaction de mon rapport.

« Dites-moi, docteur, vous ai-je déjà dit que vous êtes comme un manche mal dégrossi ?

- Il vous est arrivé d'y faire allusion, professeur.
- Hum, oui, c'est bien ce qu'il me semblait. Ma foi, on ne le dira jamais assez. Où en étions-nous restés hier ?
- Vous essayiez de m'expliquer votre conception de l'astrologie comme un fétichisme des noms projeté sur l'avenir.
- Ah oui, c'est cela. Vous notez ?
- Oui, bien sûr », je change vite de fichier. « Allez-y, je suis tout ouïe.
- Bah, de toute façon vous n'y comprenez rien, vous autres médecins, vous ne comprenez jamais rien aux choses essentielles de la vie !

- C'est possible, mais ne vous inquiétez pas, pour prendre des notes, ce que je comprends est bien suffisant.
- Bon, très bien. Alors, notez. Méchant docteur, charognard retors, misérable fils de pute, cathéter de Satan ! Ah, ce cher livre, ce cher beau papier !
- Est-ce que je dois... ?
- Non, bien sûr que non, je suis encore en train de réfléchir. Autrefois, il me semblait que, selon la civilisation propre à la période, l'ambivalence des constellations menait soit à la magie, donc à une monstrueuse extase rituelle, soit à une diastase mathématico-contemplative, c'est-à-dire à une mise en forme, à une cosmologie. Oui, exactement, c'est ainsi qu'il... que je l'ai dit. Vous avez noté ?
- Oui, oui.
- Soit la magie, donc croire qu'il est possible de lire les signes du temps, prendre les noms au pied de la lettre, triompher de la confusion du monde, tripoter le sacré de ses petites mains sales, soit l'examen critique qui tranche, la distance, l'abstraction. Vous avez noté ?
- Oui, oui.
- Et vous comprenez ?
- Hum... à peu près, ça dépend de ce qui va suivre.
- Oui, pour vous autres, ça dépend toujours de ce qui va suivre, toujours vouloir connaître la suite, gros porcs de médecins ! » De sa voix éraillée, brisée par les braillements, il émet un rire de mépris. « Pronostic très *favorable* – pronostic très *défavorable* ! Ça dépend de comment monsieur le docteur chie ou baise, mais il veut toujours savoir ce qui va suivre ! Mais, c'en est fini ! Désormais, ça ne compte plus ! Plus jamais !
- Calmez-vous maintenant, professeur, ou bien je vous remets au lit – sans rhubarbe à l'opium ! »

Patient s'abîme dans un tourbillon d'injures, hurle les pires obscénités comme à son habitude mais se calme rapidement à la menace d'un alitement de cinq jours et à la vue de la perfusion de somnifère, il s'excuse, avoue que sa fureur n'était qu'une posture et admet que ce n'est pas le bon jour pour continuer son travail scientifique. Ensuite, patient de bonne composition, gentil et attentionné

jusqu'au soir, est autorisé à accompagner référent sur la grande terrasse pour dîner.

Bien qu'il ait parfaitement conscience de ses obsessions, patient soumis à l'idée fixe que les cadavres en décomposition des membres de sa famille assassinés par la direction de la clinique ont été mêlés à son repas, de ce fait, il se fait désormais servir en double l'entrée, le plat et le dessert et réussit à manger à peu près sans crainte dans l'une des deux assiettes, pour autant que l'autre reste intacte à côté de lui, et que, par cette ruse, patient puisse se persuader ne pas avoir mangé les siens.

Après le repas, patient parfaitement satisfait et calme, tête de biais posée dans la main, se balançant au rythme de la musique douce portée par le vent, il sourit aux musiciens avec gratitude. Je l'imite involontairement. C'est une belle soirée de mai, presque irréaliste, l'air n'a jamais été aussi léger, réchauffé par le soleil et pourtant frais, et le parfum des lilas enveloppe tout le bâtiment. J'inspire encore faiblement ce parfum et laisse errer un regard que la journée a rendu hagard, il se laisse tomber dans l'herbe puis, suivant la douce cascade de pelouse verdoyante, roule jusqu'au bas de la vallée où la nuit tombante le dérobera à mes yeux. Entrant par eux, un agréable néant noir s'empare de la totalité de mon esprit, ce qui me fait prendre un temps les murmures du patient pour un ruisseau invisible jusqu'à ce que, avec l'augmentation du volume de son discours, le paysage vespéral emplisse à nouveau l'écran qui s'était dressé devant moi.

« *Cohérence, cohérence – incohérence, incohérence ! C'est ainsi qu'il s'est exprimé ! Ainsi et pas autrement ! Pampelune, Pampelune !*

– Oui, professeur.

– Docteur, vous êtes un grand pécheur, en avez-vous seulement conscience ?

– Oui, professeur.

– Sérieusement, ne voulez-vous pas m'avouer tous vos péchés ?

– Je ne suis pas catholique, professeur, je ne crois pas à la confession.

– Mais qu'allez-vous devenir ?

- Il faudrait pouvoir lire dans les astres...
- C'est vrai ? Je pensais que là-haut... Pour l'amour de Dieu, venez ! » Il se lève d'un bond, aux tables voisines patients et médecins nous lancent des regards courroucés car, maintenant, il gêne vraiment le quatuor à cordes. « S'il y a encore quelque chose à déchiffrer là-haut – il faut que nous allions le noter, venez, venez donc, au nom du ciel !
- Chuuuuttt, là, là... » Je le tire par le bras pour le rasseoir sur son siège et le regarde d'un œil bienveillant, ou peut-être plutôt menaçant. « Je ne faisais que plaisanter, excusez-moi, c'était idiot de ma part, j'aurais dû savoir que vous alliez vous emballer. Ne vous inquiétez pas, il n'y a rien d'écrit là-haut.
- Mais... mais... », troublé, il retire ses lunettes et les astique si énergiquement à l'aide du tombant de la nappe que je crains de voir le verre voler en éclats d'une seconde à l'autre. « S'il en est ainsi... qu'allez-vous devenir ? »

Je hausse les épaules :

« C'est la direction de la clinique qui en décidera. Dès qu'ils recevront mon rapport.

- Ah, Dieu merci ! » Il pousse un soupir puis remet ses lunettes. « Donc, tout est en ordre !
- Venez, professeur, il est tard, je vais vous mettre au lit.
- Oh, non, s'il vous plaît, pas tout de suite ! Il est encore tôt, venez, asseyons-nous un peu dans l'herbe.
- Bon, très bien, mais pas longtemps, d'accord ? Et ensuite vous irez au lit sans faire de comédie, compris ?
- Oui, oui, pas de comédie, jamais de comédie... »

La tête pendante, il se fraie un chemin qui serpente sur la terrasse de bois sombre selon un tracé absurde, il fait deux fois le tour de certaines tables tandis que je l'attends patiemment à l'autre bout puis, comme d'habitude, lui prends la main une fois qu'il m'a rejoint car il ne veut pas faire seul le premier pas pour descendre de la terrasse sur la pelouse. Dès qu'il a réussi, il reprend contenance et, les mains dans les poches, avance lentement vers le bas du talus herbeux, bombant le torse avec élégance, les genoux tout en souplesse, et se laisse finalement tomber sur son fond de culotte en poussant un soupir de contentement. Nous restons un moment assis l'un à côté de l'autre, dans

l'herbe, en silence, décontractés, les bras autour de nos genoux largement écartés, nous portons tous les deux le même smoking de rigueur à la clinique, à cette différence près que le mien me va beaucoup mieux car j'ai vingt ans de moins que le professeur et, en outre, je suis tout ce qu'on doit être pour bien porter le costume, ce qui est un avantage, car la plupart des gens confondent encore cette capacité avec un nombre quasi illimité de compétences et un tempérament positif.

« Est-ce que vous parlerez de moi dans votre rapport, docteur ?

– Non, pour quelle raison ? Je n'ai de comptes à rendre que sur moi-même.

– Oh, pourriez-vous répéter cela, s'il vous plaît ? »

Je lui fais ce plaisir, ce qui a l'air de l'apaiser. Il opine plusieurs fois du chef, lentement, de manière appuyée, afin que, par ce mouvement, les propos entendus remplissent son système limbique et, à partir de là, se diffusent dans tout son corps via des centaines de petits tuyaux pour éteindre le feu couvant de ses angoisses. Tandis qu'il laisse cette eau l'éteindre, il émet de petits chuintements tout en me souriant d'un air ambigu. Il a honte de son obsession pour son corps symbolique et en même temps, il est extrêmement fier de cette manie des images. Il est grand temps d'interrompre ce rituel vespéral :

« Bon, ça suffit maintenant, retenez-vous, professeur ! »

Mais, c'est déjà trop tard, je le vois à sa mine soudain contrite et, en même temps, j'imagine déjà les jurons de l'infirmière qui va devoir encore une fois lui enlever son pantalon plein de pisse avant de le mettre au lit. Dans un geste de réconfort, ou plutôt d'hypocrisie, je lui tapote l'avant-bras sur lequel je tire aussitôt afin de le relever, mais il pèse de tout son poids et commence à pleurnicher :

« Oh non, s'il vous plaît s'il vous plaît, pas encore au lit ! s'il vous plaît, pas encore !

– Ça suffit maintenant, debout...

– Est-ce que vous demanderez pardon dans votre rapport ?

– Ça suffit, nom de Dieu de...

– Non, s'il vous plaît, répondez juste à cette question ! Vous demanderez pardon ? »

En poussant un gémissement, je le lâche et me laisse retomber dans l'herbe. Toute la vallée est plongée dans l'obscurité mais le parfum des lilas persiste et se répand discrètement autour de nous sur la pelouse désormais humide, plus seulement pour le patient.

« Non, je ne pense pas. Ce serait indécent, me semble-t-il. »

Patient opine du chef, compréhensif. Toutes ses capacités intellectuelles se sont d'un coup rassemblées loyalement autour de lui, comme toujours quand il flaire avec un instinct infallible qu'il a une occasion de jouer de son autorité. Voix et regard sont parfaitement clairs, juste teintés d'un soupçon de mélancolie savamment dosé :

« Oui, j'aurais également tendance à voir les choses ainsi. Au-delà du fait que ça ne sert à rien, c'est effectivement indécent ou, du moins, déplacé de dire les choses de manière si explicite. Voyez-vous, un de mes jeunes collègues très doué a dit un jour : *on demande toujours pardon quand on écrit*. Donc, à quoi bon remettre ça sur le tapis, pas vrai ?

– Hum, je ne sais pas si je lui donnerais raison, professeur, mais en tout cas, ce serait vraiment déplacé. Est-ce que je peux enfin vous mettre au lit maintenant ?

– Oui, bien sûr, qu'attendons-nous pour y aller ? Je suis terriblement fatigué – je ne suis même pas sûr de réussir à faire le chemin. Aidez-moi donc ! Pourquoi ne m'aidez-vous pas, misérable fils de pute. Cathéter de Satan, maudit !

– Oui, professeur. Debout ! »

Aller au lit est toujours le plus pénible. Patient s'accroche à référent comme un ivrogne, et sa somnolence ne me permet de gravir le chemin du retour qu'en titubant. Conformément au règlement, les petits groupes de dîneurs ont quitté leur table, seule une jeune patiente, connue pour être toujours en retard et vêtue d'une robe asiatique de soie blanche, patine avec une maladresse désinvolte sur les lames dépolies de la terrasse en direction du bungalow de verre de la clinique, une main sur la nuque de son médecin qui la tient par la taille. Tous les deux rient tout bas jusqu'au moment où le médecin, mon cher collègue le docteur Dänemark, arrivé à la grande porte coulissante, ôte

de ses épaules le bras de la patiente, réclame d'une mine sévère la fin de cet enfantillage et, prenant calmement par le coude la jeune femme qui hoche la tête d'un air docile, ou plutôt narquois, la fait entrer dans le bâtiment où règne désormais l'agitation étrangement silencieuse des préparatifs nocturnes, bâtiment qui flotte dans l'obscurité chargée du parfum des lilas, brillant comme un cube de lumière.

2.

Quelques heures plus tard, après m'être occupé en plus du professeur de deux patientes particulièrement exigeantes, je me retrouve enfin assis devant mon écran vide, dans un couloir désert au milieu de la nuit, à écouter distraitemment, ou plutôt à la recherche d'une distraction, les annonces nocturnes au son assourdi diffusées sur mon ordinateur à partir du micro central, *Le docteur Holm est attendu en salle des voix, docteur Holm en salle des voix, s'il vous plaît ! Le docteur Engelein est attendu pour un rapport sexuel, docteur Engelein pour un RS, s'il vous plaît*, je cherche le bon mot, le bon ton, qui bien sûr ne vient pas, justement parce que je le cherche trop, donc, au fond, pas du tout. Je ne trouve rien d'autre pour me tirer d'affaire que de me raccrocher – mon orgueil dût-il en souffrir – à la formule introductive d'usage pour ce genre de rapport, j'écris donc avec un soupir de résignation :

Par la présente, je déclare que je suis parfaitement conscient du fait que l'exercice de la médecine sur l'homme, comme l'architecture, est avant tout un travail sur soi-même. C'est pourquoi je Vous prie de bien vouloir juger, après examen minutieux de ma personne, si je me suis montré jusqu'ici à la hauteur de ce travail. Car, quel que je puisse être, je suis connu de Vous seul, Vous seul, qui êtes le cœur de mon être médical, êtes capable de me lire et c'est pourquoi je Vous soumetts mon rapport afin que Vous en preniez connaissance, en me taisant et sans me taire : silence des lèvres, cri du cœur.

« Eh oui, c'est plus facile de taper sur le clavier les formules toutes faites que ses propres mots, pas vrai ? »